

FRAGMENTS

REVUE DE LITTÉRATURE
PROLÉTARIENNE

cercle culturel de littérature
ouvrière, paysanne et sociale

DOSSIER PANAÏT ISTRATI



C'EST DANS L'AUTHENTICITÉ
QUE L'ÉCRITURE A SON SALUT



FRAGMENTS

revue de littérature
prolétarienne

COMITÉ DE RÉDACTION

Giuseppe Lucatelli, mécanicien
automobile et DS; *Thierry Maricourt*,
écrivain, essayiste; *Martine Minarovits*,
bibliothécaire à la retraite; *Thierry*
Périssé, professeur; *Raphaël Romnée*,
postier retraité; Laurent Vannini,
traducteur.

SECRÉTAIRE DU COMITÉ DE RÉDACTION

Raphaël Romnée

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Vincent Picart

MAQUETTE : Gilles Maupoint

ÉQUIPE DE RELECTURE :

Nicole Bernad, agent des Télécoms à la
retraite; Laurent Jeulin; Marie-Josèphe
Lemaire, retraitée; Martine Minarovits,
bibliothécaire à la retraite; Christophe
Recoura, photographe; Robin Ségalas,
magasinier en BU

CONTACTS :

cclops@orange.fr

<https://fragmentscclops.com>

ISBN : 9782492416125 – ISSN : 2800602 X

DÉPÔT LÉGAL : juin 2025

Isiprint – 139, rue Rateau, Parc des
Damiers, 93120 La Courneuve

FRAGMENTS, revue de littérature prolé-
tarienne, est éditée par le Cercle cultu-
rel de littérature ouvrière, paysanne et
sociale, association 1901 enregistrée sous
le numéro W951006252 à la Préfecture
du Val-d'Oise en date du 25 janvier 2020.

Ce numéro a été conçu avec les fonts All
Round Gothic de Ryoichi Tsunekawa &
Freight Text Pro de Joshua Darden.

Dossier Panaït Istrati

Le vagabond, l'écrivain, l'homme engagé

Nous avons choisi dans cette onzième livraison de consacrer notre dossier à Panaït Istrati, écrivain roumain dont la langue de plume fut le français, ceci au terme d'un apprentissage particulièrement difficile, fruit cependant d'une volonté inébranlable. Nous sommes conscients que cette approche s'avère limitée tant est vaste sa production littéraire, tant est foisonnant son parcours d'autodidacte, tant est complexe son engagement politique. La personnalité d'Istrati ne saurait nous laisser indifférent et, quatre-vingt-dix ans après sa mort ses ouvrages demeurent d'actualité, il ne s'agit nullement d'une appréciation gratuite. Puisant aux sources d'un humanisme viscéral, il porte un regard lucide sur la société, la nature humaine, les mécanismes du pouvoir, perpétuellement à la recherche d'une justice qui semble inaccessible. Cette quête lui vaudra des déconvenues, il connaîtra l'ostracisme, il est des périodes historiques qui ne tolèrent ni le doute ni la remise en cause des dogmes dominants du moment. Le prix à payer ici pour accéder à une légitimité posthume est élevé : assumer la solitude qu'impose une conscience inaliénable, quand l'instinct de classe prime sur l'idéologie totalitaire, et qu'être à contre-courant implique une vertu nullement partagée par le plus grand nombre, le courage, celui qui conduit à rejeter le plat de lentilles institutionnel alors que la misère est quotidienne.

La colonne vertébrale de ce dossier est constituée par les apports de personnes qui ont répondu à notre appel et qui ont consacré de nombreux travaux à la création littéraire d'Istrati. Ainsi Christian Delrue, président de l'Association des amis de Panaït Istrati¹, Daniel Lérault² qui contribue depuis de longues années à faire connaître, reconnaître, l'œuvre d'Istrati, Jacques Baujard³, Gérard Lemaire⁴, Philippe Geneste présent dans **FRAGMENTS** depuis les premiers numéros. Des textes d'Istrati sont ici évoqués, reproduits, une bibliographie, que nous espérons à jour, clôt cette étude. Au préalable il nous a semblé utile de poser quelques jalons introductifs pour appréhender le parcours de cet écrivain.

Panaït Istrati : quelques jalons pour une approche de l'homme et de l'auteur

L'œuvre – paradoxe pour un auteur qui refusait le statut d'écrivain – de l'auto-didacte Panaït Istrati prend sa source dans sa propre vie, qui n'est pas n'importe quelle vie. Une vingtaine d'années de vagabondages, de voyages, d'errances, au cours desquelles il sera contraint, par nécessité vitale, d'effectuer moult métiers : garçon de cabaret, serrurier, terrassier, docker, épicier, forgeron, garçon boulanger, manoeuvre, déchargeur, domestique, mécanicien, peintre en bâtiment, journaliste, photographe... Un itinéraire qui jaillira naturellement dans ses écrits, porteurs de nombreuses références autobiographiques. Ses textes sont des romans, qui s'apparentent souvent à des contes, car Istrati est réellement un conteur qui embarque le lecteur, non à bord d'un trois-mâts, mais sur de frêles esquifs, des rafiot précaires, qui échouent ici ou là, au gré des vents, au gré des galères vécues, des contrôles policiers ou douaniers à la recherche de marchandises de contrebande. Istrati crée son double littéraire, Adrien Zograffi, narrateur d'un cycle romanesque qui se décline en trois parties, *Les Récits d'Adrien Zograffi*⁵, *l'Enfance d'Adrien Zograffi*⁶ et *La Vie d'Adrien Zograffi*⁷. Accompagner Adrien Zograffi dans ses déambulations mouvementées c'est accepter d'emprunter des voies disparates, des chemins zigzagants, de se perdre en route, de s'égarer, retrouvant au détour d'une page un personnage depuis longtemps disparu. Une écriture qui est à l'image des méandres suivis par Panaït Istrati lors de ses périple, de ses allées et venues, à l'écoute, toujours, de la souffrance humaine qu'une volonté constante entend circonscrire. La sève qui irrigue les ouvrages d'Istrati résulte de cette vie tou-

jours en mouvement, de ce refus de s'installer même quand le succès, la notoriété frappent à sa porte, comme une illustration de ce refus de parvenir théorisé par Albert Thierry ou Marcel Martinet. Son succès littéraire se traduit par de substantielles rentrées financières, «naturellement mes livres m'avaient rapporté un peu d'argent, que je partageais, à mesure qu'il rentrait, avec quiconque, ami ou inconnu, s'adressait à moi. Je ne faisais là que de continuer une pratique de toujours et dont je n'avais pas l'exclusivité. En Orient surtout, l'entre-aide amicale ainsi que l'aide à l'inconnu sont choses banales. Je leur dois de n'avoir pas crevé de misère. En ce sens l'Occident lui-même fut assez généreux avec moi. Eh bien, mes plus chères âmes appelèrent cette pratique dissipation. Il fallait, paraît-il, garder ce maudit argent et le manger en famille»⁸. Ces allers et retours entre le vécu, les rencontres, la misère et l'écriture ont une conséquence, il n'est parfois plus possible de dissocier ce qui relève de la fiction ou de l'expérience vécue. Outre cette dissociation une autre caractéristique imprègne l'œuvre de l'auteur de *Codine*, en toile de fond une douleur lancinante, contradictoire, transparente, l'exil, les illusions brisées lors des retours en terre roumaine, une Roumanie en pleine mutation, devenue si étrangère au pays de son enfance.

La fresque romanesque d'Istrati repose notamment sur la narration des aventures des Haïdoucs⁹, des brigands, hors-la-loi, dont la base arrière est constituée par les forêts, lieux qui sont des personnages à part entière du récit. Ces Haïdoucs sont des rebelles, des insoumis dont l'origine est à rechercher dans les légendes, écrites ou orales, qui ont peuplé la jeunesse de

- 6 -

Panaït Istrati. Ces bandits de grand chemin luttent contre les injustices sociales, également contre l'oppresseur ottoman et, dans ce cadre, sont en quête d'une identité nationale roumaine. Ainsi que le note Carmen Oszi, «dans la personne du Haïdouc se confondent le brigand, le justicier, le mercenaire, le révolutionnaire et, plus tard, le patriote»¹⁰. Ces figures ont un dénominateur commun, elles ne peuvent détourner leur regard devant la souffrance humaine, l'injustice les insupporte, quelque part ce sont des écorchées vives, profondément à l'écoute du peuple. Ceci à l'image de Panaït Istrati. Un ouvrage *Présentation des Haïdoucs*¹¹ fournit des indications quant aux traits de caractères de ces bandits, leurs motivations sont ici cernées : le refus de l'oppression, l'aspiration à la justice. Il n'est pas inutile de s'arrêter ici sur le portrait d'une femme, Floarea Codrîlor, qui est l'incarnation d'une réelle émancipation, rivalisant avec les hommes, sans complexe, y compris dans le maniement des armes. Son portrait ne se limite pas à cet aspect : elle accède à la culture, dépassant les images figées de la femme soumise, résignée, passive, inculte. Cette acquisition d'un savoir contribue à une forme de reconnaissance, de respect. Un autre point mérite d'être souligné à propos de la saga des Haïdoucs, la présence dans une œuvre de fiction, de l'Histoire de la Roumanie du XIX^e siècle.

Ces éléments de la création littéraire d'Istrati suscitent immédiatement une interrogation quant à l'appartenance de cet

auteur au courant de la littérature prolétarienne. La réponse est sans doute plurielle, Poulaille n'a pas ignoré les écrits d'Istrati, bien au contraire. Lors de la sortie du deuxième livre de Panaït Istrati, *Oncle Anghel*, Poulaille, constatant l'indifférence de la critique, crée, anonymement un Prix sans nom¹² qui est attribué à Istrati. Au-delà des relations personnelles entre les deux hommes Poulaille exprime son admiration pour l'écrivain roumain qui «offre le démenti vivant aux augures qui déclarent que l'autodidactisme n'existe pas. Il expose dans une langue qui pour n'être pas la sienne est extrêmement colorée et robuste... Et c'est ainsi que l'autodidacte a parfois dans son univers du souvenir des matériaux que les écrivains de profession n'ont point»¹³. Ou encore, «c'est l'apport vivant que révèle son œuvre. Elle s'offre à nous comme un livre d'images violentes et crues, qui nous dit la tragédie de la misère de l'homme sous le coup des destins mauvais, promis aux pauvres par une sorte de bénéfice préférentiel. Elle était avec Istrati, dans une savoureuse texture, chatoyante, enveloppante. Certes, Istrati brodait sur le réel, comme fait un Giono, mais chez Istrati la broderie n'est pas qu'imaginative : elle était dans le canevas même, et non sur le canevas... Istrati était un Oriental»¹⁴. Poulaille a également rédigé, en 1951, la préface à la réédition d'*Oncle Anghel* au Club français du livre.

Un aspect de la trajectoire d'Istrati ne saurait être ignoré tant il aura des conséquences sur sa vie littéraire, personnelle : sa conception de l'engagement politique.

Un engagement politique fondé sur l'instinct de classe et éloigné des dogmes idéologiques

Le premier terrain où s'exprime l'engagement social d'Istrati est sur le plan syndical quand, secrétaire du syndicat des dockers de Braïla, il participe aux luttes locales, organisateur notamment d'une grève significative en 1910. À cette époque il écrit des articles dans la presse socialiste mais malheureusement encore trop peu de ces textes ont été traduits en français. Acquis au bolchévisme en 1919, il soutiendra la révolution russe de 1917, le brasier allumé dans ce pays suscitant à l'origine une vague d'espoir dans la plupart des pays, entraînant la mobilisation de toutes les organisations politiques révolutionnaires ou progressistes. L'enjeu est immédiat : une brèche s'est ouverte, la domination du système capitaliste ne paraît plus inéluctable, il est concevable que la vague révolutionnaire déferle sur le monde. En 1909 Istrati était devenu l'ami de Kristian Rakovsky¹⁵ qui jouera un rôle majeur au sein du parti bolchevik, proche de Trotsky. Il convient cependant de souligner qu'Istrati a un regard critique sur la masse ouvrière, générant un réel scepticisme quant à une inversion prochaine des rapports de force entre les classes, «pour pouvoir nous imposer au monde, la lutte doit être menée, non pas tant pour démolir ce qui est, que pour construire ce qui sera. Deux forces s'opposent à cette construction : l'avidité de la société capitaliste et l'inertie du monde ouvrier. La première, pour durer, a besoin de chaos et le crée par tous les moyens à sa disposition. La seconde, pour bouger et sortir du chaos, a besoin de temps. On ne peut plus espérer une amélioration de la vie par l'évolution car les forces obscurantistes sont plus puissantes que la volonté

de quelques idéalistes. Bien des siècles s'écouleront avant le jour où les idéalistes deviendront la majorité»¹⁶. Outre l'actualité criante de ces propos, leur caractère prophétique, ce point de vue révèle une certaine lucidité que ne peuvent avoir les tenants d'un dogme. De même qu'il a toujours considéré qu'il n'était pas un «écrivain de métier», de même il n'a jamais endossé l'habit du «révolutionnaire professionnel», au sens où l'on entendait le terme à cette époque.

Ce qu'il importe de noter, c'est que depuis la parution, en 1924, de *Kyra Kyralina*, Istrati a atteint une notoriété mondiale. Il manifeste son soutien à la révolution russe, devenant vice-président d'honneur des «Amis de l'URSS». En 1926 il participe à un meeting antifasciste consacré à l'Italie et il prendra la parole à une réunion, à Paris, salle Wagram, contre l'exécution de Sacco et Vanzetti. En 1927 il est invité, à l'initiative de l'Institut soviétique pour les relations culturelles avec l'étranger, aux festivités organisées pour célébrer le dixième anniversaire de la révolution d'Octobre, et il exprimera alors son intention de s'installer en URSS. Point essentiel : Istrati restera seize mois dans ce pays, et son séjour ne se limitera nullement aux excursions officielles, programmées et encadrées. Ce voyage il le fait en compagnie de sa compagne, Marie-Louise Baud-Bovy¹⁷, et d'un autre couple Nikos Kazantzaki¹⁸ et Eleni Samios¹⁹. Ce long séjour en territoire soviétique²⁰ permet à Istrati une immersion en profondeur, rapidement libéré de la présence de guides officiels le quatuor peut ainsi rencontrer et échanger avec des citoyens ordinaires. Lors de ce périple il fait la connaissance

- 8 -

de Victor Serge, membre de l'opposition de gauche, proche de Trotsky, cette opposition qui avait cautionné antérieurement l'élimination des anarchistes ou socialistes-révolutionnaires, et maintenant victime de la répression du pouvoir. À Astrakhan il côtoie Khristian Rakovsky, en résidence surveillée. Parvenu en URSS avec la ferveur de celui qui va découvrir l'idéal socialiste en cours de réalisation le doute s'insinue progressivement quant au fossé qui s'agrandit entre les mots et les actes du pouvoir. Peu à peu il s'émancipe de la prudence de Kazantzaki qui ignore certains «détails» pour ne voir que le grand cours de l'histoire en marche, reprochant à Istrati son sentimentalisme, voire ses réactions infantiles. Istrati ne partage pas nécessairement le point de vue de Victor Serge qui croit encore à une possible régénérescence de l'appareil. La mise en cause du beau-père de Serge, Roussakov, ouvrier d'usine, victime d'une machination qui vise en réalité l'auteur de *Naissance de notre force* est l'élément qui va mobiliser Istrati alors présent à Moscou. Incarcéré Roussakov risque la peine de mort. À la suite de ces interventions il sera finalement acquitté même si les persécutions à son encontre et à celles de sa famille ne cesseront nullement. L'auteur de *Kyra Kyralina* porte sur les faits un regard incisif, il n'accélère pas le pas, il prend acte des interdits, de la répression à l'encontre des opposants, note que le droit de critique au sein du Parti est supprimé.

De retour en France il ignore les recommandations de ceux et celles qui, informés de son projet d'écrire un témoignage critique sur la construction du socialisme dans un seul pays, tentent de l'en dissuader au prétexte que cela fera le jeu

des adversaires de classe. À cette époque – mais n'est-ce pas encore le cas en 2025? – toute critique de la Mecque Rouge est nécessairement un acte contre-révolutionnaire. Panaït Istrati ne fonctionne pas ainsi, il réagit instinctivement, sans calculs idéologiques. Il publie donc *Vers l'autre flamme*²¹. Dès lors il connaîtra l'ostracisme, un proche comme Romain Rolland ne l'épargnera pas. Il évoque ce passé dans la préface à son ouvrage *La Maison Thüringer*²² : «Je me mêlai des affaires du monde, je discutai avec mes amis, les idées et les problèmes de notre temps. On me le reprocha tendrement d'abord, puis, comme j'insistais, on me rudoya : Cordonnier, tiens-toi à tes chaussures! Alors je me fâchai. Oubliait-on qu'Adrien Zograffi avait toujours été moins un conteur qu'un révolté? On ne l'oubliait pas, mais on voulait que sa révolte fût disciplinée. C'est ce qui me fâcha plus encore. Nous nous brouillâmes. À mon retour de Russie, je me séparai de mes plus grands amis. Et pendant que l'Égypte me refoulait et que l'Italie me jetait dans ses cachots à Trieste, les aimables bergers communistes annonçaient mon apostasie à l'Europe entière, à ma classe : «agent de la Sigourantsa²³ roumaine», «vendu à la bourgeoisie». Ils le firent tout à leur aise, au milieu d'un silence qui me prouva combien l'homme est seul sur la terre»²⁴.

Retiré en Roumanie, rongé par la tuberculose qui l'accompagne depuis de nombreuses années, c'est là qu'il écrira ses derniers livres. Nous reproduisons des passages du texte qui est le dernier qu'il pût écrire, la préface au livre de Georges Orwell, qui signait alors Éric Blair, *Dans la dèche à Paris et à Londres*.²⁵

Istrati est mort le 16 avril 1935. Ainsi dis-

paraît celui qui écrivait, dans un article publié le 8 avril 1933 dans *Les Nouvelles littéraires*, «laissez-moi, également m’attarder à mes “déboires personnels” et continuer à les “conter” au monde, combattant seul, sous le drapeau de “l’homme qui n’adhère plus à rien”». Formule qui était le titre de l’article.

À partir de cette année, coïncidence riche d’enseignements, paraissent successivement des livres extrêmement critiques

vis-à-vis de l’URSS dont le *Staline* de Boris Souvarine (1935); *Au pays du grand mensonge déconcertant* d’Ante Ciliga (1938); *Le zéro et l’infini* de Kessel (1941) ou le *Retour d’URSS* d’André Gide (1936).

Dans un post-scriptum d’une lettre écrite en mai 1978, Eleni Kazantzaki note «Je relis *Vers l’autre flamme*. Et bien cela fait du mal à le dire : PANAÏT AVAIT RAISON!».

Raphaël Romnée

Notes

1. Voir présentation dans les pages de ce numéro de **FRAGMENTS**.
2. Nombreuses contributions portant sur l’œuvre d’Istrati. Citons *Le vagabond du monde par Panaït Istrati*, éditions Plein Chant, 1991. Contient une somme de textes divers, récits dispersés, politiques, entretiens, littéraires.
3. Librairie à Paris, Quilombo. Auteur de *Panaït Istrati, l’amitié vagabonde*, éditions Transboréal. 2025. Avec Simon Géliot réalisation de la BD *Codine*, éditions La boîte à bulles. 2018.
4. Poète prolétarien, nous lui avons consacré un dossier dans le numéro 4 de **FRAGMENTS**. A écrit plus de 10 000 poèmes. Auteur d’un mémoire de maîtrise en 1984, *Le personnage de Mikhaïl dans l’œuvre et la vie de Panaït Istrati*, publié en 2021 par les éditions de L’Association pour la promotion de la littérature ouvrière (Aplo).
5. Les Récits d’Adrien Zograffi : cf. bibliographie page 65.
6. L’Enfance d’Adrien Zograffi : *ibid.*
7. La Vie D’Adrien Zograffi : *ibid.*
8. *La Maison Thüringer*, éditions Rieder, 1933. Les passages cités ici proviennent de la préface, intitulée *Préface d’Adrien Zograffi ou les aveux d’un écrivain de notre temps*, éditions Arthème Fayard et Cie éditeurs. Mai 1935. Collection Le livre de demain. 40 bois originaux de Renefer. Page 12.
9. Haïdoucs : Dans les livres des XVII^e et XVIII^e siècles ce terme est synonyme de hors-la-loi, bandits, en quête d’une justice sociale.
10. *Présentation des Haïdoucs*, éditions L’Échappée, 2024. Postface de Carmen Oszi «Les Haïdoucs dans les récits de Panaït Istrati», page 149.
11. Réédition L’Échappée, 2024.
12. «Le prix sans nom» : résultat annoncé le 10 janvier 1925.
13. Contribution de Poulaille au numéro 86/87 de la revue *L’Arc*, 1983, Page 130.
14. *Idem*.
15. Kristian Rakovsky : 1873-1941. Originaire des Balkans, roumain, dirigeant du Parti social-démocrate de ce pays avant la Première Guerre mondiale. Rejoindra l’opposition de gauche, auteur en 1928 d’un texte majeur «Les dangers professionnels du pouvoir». Sera incarcéré par

- Staline et fusillé en septembre 1941, dès le début de la guerre. Cf. Panaït Istrati, *Le Vagabond du monde*, de Daniel Lérault, Plein chant, 1989, pages 45-54.
16. «Au cours d’un raccord» : texte écrit en 1925, et publié pour la première fois en français dans le numéro de *L’Arc* 86/87 de 1983 consacré à Istrati, page 13.
17. Marie-Louise Baud-Bovy, dite Bilili : 1902-1990. A connu Istrati en 1926 à Genève et l’accompagne durant son séjour en URSS. Se sépare d’Istrati en 1930.
18. Nikos Kazantzaki : 1883-1957. Écrivain grec, romancier, essayiste, poète, traducteur. Auteur d’*Alexis Zorba*, devenu au cinéma *Zorba le grec*, de *La dernière tentation*, porté à l’écran par Martin Scorsese sous le titre *La dernière tentation du Christ*.
19. Eleni Samios-Kazantzaki : 1903-2024. Nationalité grecque. Rencontre Kazantzaki en 1924, se marieront en 1945. Autrice d’un livre *La sainte vie de Mahatma Gandhi*. Parution en 1938, au Chili, dans une version en espagnole de *La véritable tragédie de Panaït Istrati*. Première publication en français en 2013, éditions Lignes/Imec. À l’origine écrit en français.
20. *La véritable tragédie de Panaït Istrati* d’Eleni Samios-Kazantzaki relate ce voyage. Contient également les correspondances d’Istrati avec Victor Serge et Nikos Kazantzaki. Texte présenté par Anselme Jappe. Éditions Lignes/Imec. 2013.
21. *Vers l’autre flamme. Après seize mois en URSS. Confession pour vaincus*, éditions Rieder- 1929. Il s’agit du tome 1. Le tome 2 : *Vers l’autre flamme. Soviëts 1929*, éditions Rieder et le tome 3 : *Vers l’autre flamme, La Russie nue*, éditions Rieder, sont signés de Panaït Istrati mais ont été écrits respectivement par Victor Serge et Boris Souvarine.
22. *La Maison Thüringer* : *op. cit.*, pages 11 et 12.
23. Sigourantsa : Police secrète roumaine.
24. L’intitulé de cette préface est : *Préface d’Adrien Zograffi ou les aveux d’un écrivain de notre temps*.
25. La première édition en français paraît chez Gallimard en 1935 sous le titre *La vache enragée*. La réédition en 2001 en 10/18 ne mentionne pas la préface d’Istrati.

Serge Delugeard : éléments biographiques

- 14 -

Nous présentons ici quelques textes écrits par Serge Delugeard. Ainsi qu'il le précise, ce besoin de mettre sur le papier son vécu est venu par bribes, au fil du temps. De nombreux textes comportent d'ailleurs la date de la rédaction. Lors de l'assemblée générale du CCLOPS le 18 janvier 2025 nous avons pris la décision de créer, entre le livre et la revue, une collection, consacrée à un auteur, *Les Cahiers de Littérature Prolétarienne*. Cette première livraison des Cahiers présentera les écrits de «Serge Delugeard, Un auteur, un destin». Le texte rédigé ici est le fruit de plusieurs rencontres avec Serge Delugeard qui nous a connus par l'intermédiaire d'André Derval dont il s'était procuré le livre *Michel Ragon, singulier et pluriel*, paru en 2024.

Serge Delugeard est né le 17 février 1944. Père inconnu. Sa mère, Léontine Delugeard, née Léontine Maitre est morte à l'âge de 58 ans, le 24 décembre 1964, Serge a alors 20 ans. Il a une sœur Gisèle qui a douze ans de plus que lui. Il a été élevé par sa mère qui, titulaire du Certificat d'études primaires, a effectué de multiples métiers : apprentie de 12 à 14 ans, puis ouvrière en usine jusqu'à l'âge de 38 ans, ensuite elle a fait des ménages à Paris, notamment dans le quartier Rochechouard. L'enfance de Serge se déroule dans le 9^e arrondissement de Paris et ses environs, dans une capitale de l'après-guerre qui n'a rien de commun avec ce qu'elle est devenue, c'est-à-dire qu'à l'époque, des travailleurs, prolétaires, y vivent encore, du moins y survivent. Dans les 12 m² du logement familial, outre

sa mère et sa sœur, son oncle Gaston est également présent, tuberculeux – c'est une maladie fréquente à l'époque – Serge sera lui aussi frappé par cette pathologie et il devra passer neuf mois dans un sanatorium.

Les textes de Serge Delugeard constituent un témoignage sur les conditions de vie plus que misérables de la petite famille dans un taudis. Ses écrits fournissent en outre une photographie d'une réalité parisienne souvent ignorée, quand la survie est un acte répété quotidiennement, c'est le lot du sous-prolétariat de Paris dans les années 50/60. Mais la lecture, les études, dans des conditions de précarité extrême s'avèrent un phare dans la nuit. Serge est d'ailleurs très reconnaissant à certains maîtres d'école qui ont su lui donner l'envie d'étudier.

Serge Delugeard quitte l'école à 16 ans après avoir passé le Brevet d'Études du Premier Cycle avec succès. Pour son premier job il est employé aux écritures dans une entreprise qui gère la réparation des machines à écrire. Il aura d'autres métiers, dans les assurances, sera instructeur scolaire en Algérie du 4 décembre 1962 au 30 juin 1963, quelques mois après l'indépendance. Pour lui il s'agit de se mettre «au service du peuple algérien». Sa mission n'est pas renouvelée du fait de son militantisme communiste et de la propagande diffusée en direction des Algériens. Son activité politique avait débuté avant son départ pour l'Algérie. Ainsi il est présent lors de la manifestation de Charonne le 8 février 1962, violemment réprimée par

la police dirigée par Maurice Papon, qui fera neuf morts et deux cent cinquante blessés. Rupture avec le PCF en 1981 il est considéré comme «déviant» et accusé de misérabilisme car il préconise une prise en compte de la réalité vécue par le lumpenprolétariat. Son parcours professionnel intègre un Diplôme de Gestion et d'Animation de la Fédération des Auberges de Jeunesse, et il obtiendra le diplôme d'État de Conseiller d'éducation populaire. Il exercera comme surveillant dans des CES (Collèges d'enseignement secondaire) de l'Éducation nationale pendant 6 ans de 1968 à 1974, il connaîtra ensuite une période de chômage de deux ans, non indemnisé. Il effectue durant 6 ans des études de sociologie de l'éducation à l'Université de Lille, ceci jusqu'au niveau doctorat de 3^e cycle, en étant surveillant dans l'Éducation nationale, à plein temps, pour financer ses études, 70 heures de travail par semaine. Ceci n'inclut pas les voyages hebdomadaires entre Boulogne-sur-Mer et Lille, villes distantes de 110 km, qu'il effectuera en stop, en train ou en covoiturage. De 1976 à 1982 il est bibliothécaire à Boulogne-sur-Mer.

Ayant exprimé sa révolte par des actes spontanés, il sera, en 1983, incarcéré six mois à Fresnes où, pour accéder à son dossier, il fera une grève de la faim. À la prison de Fresnes il est le détenu numéro 723685, cellule 369 au sein de la 2^{ème} division, 9 m² pour trois prisonniers, avec lits superposés. Sa grève de la faim dure cinquante-cinq jours du 10 juin au 5 août, en cellule de deux places, 3^e étage de la 2^e division. Du 20 juin au 18 juillet il est placé en cellule d'isolement, à l'infirmerie de la prison, au sous-sol. Là, l'éclairage est permanent, un seul vasistas sous le plafond. À compter du 18 juillet il est transféré à l'hôpital de la prison de Fresnes, seul dans une cellule médicalisée. Le 5 août Serge Delugeard cesse sa grève de la faim, il pèse

alors 40 kilos. Du 6 août au 16 août il est en période de réalimentation à l'hôpital de la prison, à la suite de quoi il réintègre une cellule «normale» jusqu'à sa libération le 7 novembre 1983. À sa sortie de prison il est hébergé quelques jours par une nièce, puis devient SDF à mi-temps. Du 7 novembre 1983 au 6 juin 1984 il vit une période d'errance dans les rues de Paris.

Du 6 juin 1984 au 14 avril 1986 il est interné à l'hôpital psychiatrique par placement d'office de la Préfecture de Police de Paris, toujours pour des actes de révolte spontanée. À sa sortie il sera hébergé jusqu'au 15 octobre 1986 chez sa sœur à Drancy. À compter de cette date, jusqu'en 2012, il est logé dans un «hôtel social», chambre numéro 14, 8,4m², au 3^e étage sous les toits, pièce mansardée, sans cuisine ni WC, sans douche. Il occupera ensuite, de la mi-2012 au 11 février 2014, la chambre numéro 3, au 1^{er} étage, 9 m². Depuis le 11 février 2014 jusqu'à ce jour il vit dans un petit studio HLM de 25 m² à Drancy.

Il effectuera divers boulots dont surveillant, ouvrier, manœuvre, manutentionnaire. Il sera étudiant en éducation physique et sera ainsi maître d'éducation physique dans le Pas-de-Calais. Il suivra des études en sociologie, à Lille, mais ne se présentera pas à l'examen de doctorat au motif «qu'il ne veut pas devenir un bourgeois». Il entend demeurer fidèle à ses origines qu'il qualifie de «sous-prolétariennes». Sur le plan personnel il fut marié une première fois avec Janine, communiste avec laquelle il eut deux enfants. Il a ensuite refait sa vie avec une compagne allemande, médecin, et le couple a également deux enfants. Aujourd'hui sa vie se partage entre son HLM de Drancy et l'Allemagne. «une de mes satisfactions : mes enfants n'ont pas eu mes larmes», déclare-t-il aujourd'hui.

Raphaël Romnée

Les gars de chez Cléménçon¹

Chez Cléménçon impasse Fénelon
c'est l'usine
Et il y a du travail
Mais les gars en bleus à midi ils
n'ont pas la cantine
Alors assis épaules contre épaules
sur le trottoir
Ils déballent leurs musettes
Et les paquets de cigarettes
Les mômes comme des moineaux
leur tourment autour
Quand il pleut
Les pieds dans l'eau
Les yeux Fiévreux
Parfois il y en a qui donnent de leur
gamelle
Ces jours-là la vie est belle
Fini le ventre creux
Les mômes ils sont heureux
À l'entrée de l'impasse Fénelon
Sur le mur il y a une affiche
Avec au-dessus un bon grand-père
qui sourit
En la regardant les gars en bleus
En passant devant quelques-uns
lèvent leurs casquettes
Et disent « Salut Marcel Cachin »
Les autres passent les mains dans
les poches
En sifflant ou poussant leurs vélos
En courbant l'échine la musette sur
le dos
Les mômes ils sont curieux
Mais ils ne savent rien
Seulement que les gars en bleus
Leur donnent parfois du pain
Ou qu'ils leur passent la main dans
les cheveux

En attendant l'heure de la sirène
Les gars de chez Cléménçon
Se groupent parfois en rond
Pour causer s'allumer des Gauloises
Même qu'aux mômes ils leur en
donneront
Alors dans un grand sourire les
yeux levés vers le ciel
Ils regarderont monter la fumée
bleue.

1^{er} août 1995

Époque évoquée : 1949.

- 16 -



Serge Delugeard en 1958. Il a 14 ans.

1. Cléménçon : usine de fabrication de roulements à billes installée à Villepinte (93).

La mère

Pauvre tas d'os pourri dans un
cimetière
Crevé dans un taudis
Aujourd'hui tu vois je pense à toi la
mère
Et je revois ta vie
Et je revois ma vie
Là-bas dans le taudis
Pour sûr c'était pas le paradis
Le Froid les hivers sans charbon
La Faim toujours
Et puis la vie
Le silence à minuit près de la bougie
Quand on mangeait la dernière
soupe
Le dernier croûton de pain rassis
avant 3 jours
Et même des jours dans le noir
Avec juste le Filet de lumière de la
minuterie du palier
Quand on laissait la porte ouverte
pour voir
Que les voisins gueulaient pour
l'électricité
Je revois dans l'ombre tes yeux
sombres si profonds
Et ton grand silence pour dire
La vérité des pauvres
Celle qui vient de si loin
Depuis qu'est née la Terre comme
tu disais
Depuis qu'y a des gens
Qu'ont besoin d'nos mains
Qu'ont besoin d'notre misère
Pour être heureux
Aujourd'hui je m'appelle je
m'appelle
On entendait tous les deux
Ronfler la cuisinière
Et ronronner les chats dans la
grande nuit
C'était l'hiver
Les briques pour les pieds

chauffaient sur le feu
Il Faisait Froid par le carreau
Alors on se r'gardait tous les deux
Sans rien s'dire
Et je m'appelle aussi des Fois ou
j'entendais ta voix
Ta voix dans l'noir qui disait même
Je m'appelle ces soirs-là
Même rappelle-toi ceci même
rappelle-toi cela
Et rappelle-toi toujours même
D'où tu viens
Que t'arrives nu qu'tu r'pars pareil
La première Fois t'es chaud la
deuxième Fois t'es Froid
Entre des planches
Qu'entre les deux moments t'en
vois des choses
Que ça s'appelle le temps
Que ça s'appelle la vie
Même si - tu verras - elle est pas
rose
Qu'on en voit du pays...
Et rappelle-toi surtout même
Ne juge jamais personne
Le désespoir tu sais ça en fait Faire
des choses
Y a bien des Fois ou c'est dur d'être
un humain
Rappelle-toi toujours qu'y faut
tendre la main
Au plus pauvre
Rappelle-toi qu'y faut rester
Même si c'est dur
Parce qu'on vit qu'une Fois
Parce qu'y a rien à faire
Rappelle-toi qu'y faut ouvrir ta
gueule
Même si c'est risqué
Pour rester digne pour rester toi
Y faut pas avoir peur de dire la
vérité
Rappelle-toi même

Istrati

écrivain prolétarien

C'EST LORS D'UN COLLOQUE TRAITANT DE LA LITTÉRATURE PROLÉTARIENNE, TENU LE 4 MAI 2002 À SAINT-NAZAIRE, QUE DANIEL LÉRAULT A RÉALISÉ CETTE INTERVENTION.

DANIEL LÉRAULT A RECUEILLI, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ LES TEXTES DE L'OUVRAGE *PANAÏT ISTRATI – LE VAGABOND DU MONDE*, PUBLIÉ AUX ÉDITIONS PLEIN CHANT

Nul ne saurait mieux vous présenter Istrati que Panaït Istrati lui-même. Ce qu'avait compris Poulaille en lui confiant la page littéraire du quotidien syndicaliste *Le Peuple*, le 21 décembre 1924 :

«Je suis né le 11 août 1884 à Braïla (Roumanie). Je porte le nom de famille de ma mère, paysanne roumaine, qui, n'étant pas «légitimée» avec mon père, me déclara comme fils naturel. Je n'ai eu ni frères ni sœurs. Mon père – avec lequel ma mère vécut huit années tumultueuses, mais dans l'aisance – était Grec, originaire de Céphalonie; quand j'avais neuf mois, il mourut épileptique et poitrinaire. Il faisait à Braïla la contrebande du tabac turc, trafiquant entre la Dobroudja turque et la rive roumaine; et il gagnait beaucoup d'or : aux agents qui le traquaient, il se donnait comme marchand de fruits. Aussi, notre maison – qui cachait dans ses meubles «à secret» les paquets de tabac interdits – était garnie jusqu'aux combles de rayons de pommes, poires et coings qui servaient simplement à sauver les apparences et dont le parfum cachait celui du

tabac. Cela n'a pas évité à mon père ni de grosses amendes, ni maintes journées de prison, à cause des indiscretions et des délations. Les deux frères de ma mère – les oncles Anghel et Dimi – aussi bien que son père même, étaient aussi contrebandiers : le dernier, vieillard de 70 ans, paya même de sa vie son mépris de la douane; il fut tué dans une fusillade nocturne au cours d'une poursuite dramatique sur le Danube. Cette mort jeta mon père dans le désespoir; il se ruina et mourut très vite, laissant ma mère dans la misère, mais entourée d'amis dévoués, tous contrebandiers. Très fière et d'esprit indépendant, elle préféra d'ailleurs aller travailler de ses mains et laver du linge pour m'élever.

Je dois vous dire – d'après ce que m'a raconté oncle Anghel – que beaucoup des ancêtres et ma mère ont quitté leurs villages, révoltés par l'oppression turque, et sont allés se livrer au brigandage national. C'est leur vie qui fera le fond des *Récits d'Adrien Zograffi*.

Ainsi, je n'ai connu ma mère que dans la peine; nous avons vécu ensemble dans l'économie la plus stricte. Je ne l'ai abandonnée qu'à quatorze ans, poussé par un impérieux besoin de vagabondage. [...] Mon enfance, je l'ai passée en partie à Braïla, en partie dans le hameau Baldo-vesti, à 5 kilomètres de Braïla, lieu d'origine de ma mère. Elle fut gaie, joyeuse, exempte de soucis jusqu'à douze ans. À cette date, ayant fini, en cinq ans, mes

quatre classes d'enseignement élémentaire, je me suis refusé d'aller plus loin, malgré les recommandations du professeur et le désir de ma mère. La voyant travailler de 6 heures du matin à 8 heures du soir, pour 1 franc 50 par jour, j'ai craint qu'elle ne succombât sous la fatigue et, un jour, sans rien lui dire, je me suis embauché chez un cabaretier au prix de 60 francs l'année, nourri, logé et habillé; j'y suis resté un an, travaillant de 6 heures du matin à minuit. J'ai quitté cette place parce que, n'arrêtant pas de lire dans les heures calmes de la journée – ce que ne pouvait comprendre mon patron, qui me rossait de coups toutes les fois qu'il me prenait sur un livre – je voulus sacrifier à mes lectures une ou deux heures de la nuit; mon excellent patron me déclara que la nuit même ne m'appartenait pas. Ce fut le début d'un vagabondage qui dure encore en ce moment et qui durera toute ma vie, car rien ne m'arrête, rien ne me plaît et en rien je ne suis stable! C'est une vraie malédiction!

J'ai été tour à tour garçon épicier, garçon boulanger, domestique, apprenti mécanicien, docker, apprenti serrurier et forgeron; enfin, vers les dix-huit ans, apprenti peintre en bâtiment – j'ai eu là, enfin, un patron pauvre, lui aussi, et plein d'humanité, qui me traitait avec égards et avec lequel je restai deux ans. Aussi est-ce comme peintre en bâtiment que j'ai depuis travaillé presque partout et à Paris même, où je travaillai l'an dernier.

[...]

J'ai passé mon adolescence en Roumanie jusque l'âge de vingt-deux ans, changeant de pays chaque fois que je changeais de métier, et inversement. À ce moment-là, je connaissais toute la littérature roumaine et tout ce qu'il y avait de traduit de l'étranger. C'est en 1906 que je quitte pour la première fois la Roumanie, embarquant en cachette sur un bateau roumain qui faisait

le trajet entre Constantza et Alexandrie d'Égypte. Pendant deux ans, je visite : Le Caire, Le Pirée, Athènes, Naples, de nouveau Alexandrie et Le Caire, puis Port-Saïd, Jaffa, Jérusalem, Beyrouth, les villages du Liban, Damas, Alexandrette, Mersine, Tripoli et je rentre enfin en Roumanie par Constantinople. De 1906 à 1912 je passe tous les hivers au Caire, l'été en Roumanie, à cause d'un commencement de tuberculose que je dois cicatriser en Égypte. Presque tous mes voyages sont faits sans billet, parfois échappant au contrôle, parfois surpris, débarqué ou accepté à condition de travailler à bord. Sur terre, je marche beaucoup à pied et souvent je m'accroche aux trains qui passent.

À l'étranger, je travaille autant que je peux comme peintre en bâtiment, mais, à défaut je fais de tout; je lave la vaisselle dans les restaurants ou je sers comme garçon; je porte des sacs ou des poutres en fer dans les ports; je fais l'homme-sandwich au Caire; je figure dans une troupe de pantomime à Damas et à Beyrouth. Il m'est arrivé de manger quatre fois dans une semaine entière et de coucher un mois à la belle étoile, comme à Naples (1907).

Mais je n'arrête jamais de lire. Je parle le grec depuis l'âge de douze ans. En Égypte et en Italie, j'apprends l'italien et un peu d'arabe et aussi l'allemand.

En 1913, – après d'innombrables efforts pour mettre le pied sur la terre française – je viens à Paris, parti de Bucarest avec un billet et un passeport en règle – c'était la première fois que cela m'arrivait – mais je ne reste que trois mois, ne pouvant me faire comprendre et Paris me déplaisant fort. De retour en Roumanie, un peu dégoûté de toujours manquer d'argent, je me mets au travail; je fonde une petite ferme pour l'élevage des porcs et je me marie avec une Juive, militante socialiste convaincue. La guerre arrive. Mes porcs sont en danger d'être rôtis par d'autres que

moi; j'en avais quarante, gros et petits, tous beaux et mieux éduqués que les hommes. D'un autre côté, le mariage m'allait fort mal. Au bout de dix mois, j'en avais assez. Je vends mes pauvres porcs et je pars en Suisse. Nous sommes à la fin de mars 1916 : la guerre bat son plein, mais exempté de service, je puis partir quatre ou cinq mois avant l'entrée de mon pays dans la danse. Quatre années en Suisse, où je parcours la moitié de la Confédération, après avoir passé quelque temps à Munich, Dresde, Vienne et Budapest. En Suisse, je m'arrête à Leysin (Vaud), où je grignote en quatre mois de douce flânerie mes 1 500 francs d'économies.

Je prends le taureau par les cornes, terrible taureau : la langue française! Ma tête, prenant pour de l'hébreu toute règle grammaticale, je me jette sur la première page de *Télémaque* et, à l'aide du dictionnaire français-roumain, je déchiffre mot pour mot. C'est le plus grand plaisir intellectuel que j'aie jamais connu, plaisir qui, avec les progrès rapides, m'arracha des cris plus joyeux que la plus belle lecture! Ah! merci à la vie pour les émotions qu'elle me fit vivre dans ces quatre mois à Leysin. Sur de grosses fiches à énorme écriture, accrochées au mur et portant, en ordre alphabétique, les mots français et leurs traductions, j'inscrivis au crayon plus de 5 000 «paroles évangéliques» sorties des plumes de Fénelon, Rousseau, Voltaire, Montesquieu, Pascal, Montaigne, La Rochefoucauld, Madame de Staël, Madame de Sévigné, Saint Augustin, Malebranche. Que le Paradis leur soit octroyé à tous dans le ciel! Ils ont été mes grammairiens, en même temps que des compagnons qui me parlaient droit au cœur, me fouettaient l'intelligence et m'apprenaient à estimer la vie. Je me suis plus d'une fois querellé avec eux. Et cependant, comme je les aime et les estime : ils ont été de si grands «jouisseurs de l'esprit».

Après ces quatre mois de bonheur, j'ai eu une période d'extraordinaire détresse. Je plante des poteaux de télégraphe dans la vallée de l'Orbe; je travaille avec la pioche sur les mêmes routes de Leysin où je flânais quelques semaines auparavant; je déblaie la neige sur les patinoires; je pousse des brouettes de terre aux environs de Lausanne et de Fribourg; je vagabonde inutilement à Zurich, Bâle et Berne; je bricole, allant à pied de village en village, puis à Genève où je tire la corde d'un marteau pilon chez Pic-Pic. À ce moment, [on] me propose un poste de conducteur de tracteur américain. J'accepte, et, pendant toute l'année 1918, je laboure la terre suisse entre Villeneuve et Sion, canton de Valais, sans me douter que Romain Rolland était à Sierre, sans me douter de son existence même et encore moins du rôle qu'il allait jouer dans ma vie.

C'est seulement à la fin de cette campagne de labourage que, pris par la grippe et interné dans le sanatorium de Sylvana-sur-Lausanne, j'apprends l'existence de Rolland. Dans une de nos heures de repos, me plaignant à un co-malade (un journaliste suisse-allemand) de la sécheresse, du manque d'élan, du peu d'humanité de certaines littératures modernes, il me recommande de lire *Jean-Christophe* et *Les Trois Vies*, de Romain Rolland. Ce fut le salut. Mon cœur s'embrasa. Pour la première fois depuis que je lisais des livres, je sentis l'auteur tout près de moi, heureux comme moi et malheureux comme moi. La maison de santé me devint insupportable. Je la quittai. J'allai à Genève et m'embauchai dans le garage Peugeot, où, en peignant les tracteurs, j'achevai de lire l'œuvre entière de Rolland. Elle me redressa sur mes jambes et fortifia mon âme défaillante. C'était bien le moment, car, à peine la lecture finie, une carte postale m'apprit un soir que, chez nous, à la maison, «tous les voisins allaient bien,

sauf ma mère qui venait de mourir dans la semaine de la Passion» (avril 1919).

Mon équilibre se rompit aussitôt. La terre me parut un désert. Je tombai gravement malade. Dans de longues heures de pleurs et d'insomnie, seul dans ma chambre remplie de solitude, je relisais les pages si vraies, si imprégnées de chaude pitié, de la mort de Jean-Christophe, – quand un journal m'apprit que Romain Rolland venait de «descendre à l'hôtel Victoria d'Interlaken, pour un long séjour». Je me croyais mourant et fort peu certain de mes trois ans de langue française. N'empêche, l'idée du ridicule ne me passa pas par la tête. Pareil au naufragé qui se jette sur une planche, je pris la plume et couvris vingt pages tout en pleurant : je lui racontai ma vie.

Quatre jours après, la lettre m'était retournée avec la mention : Parti sans adresse. Je me suis dit que le destinataire, suspectant ma lettre, l'avait refusée, mais, comme je n'aime pas couper une tête d'homme, je me suis résigné. D'ailleurs, j'ai appris depuis que Romain Rolland était parti, en effet, après un séjour de dix heures à Interlaken.

En 1919, j'étais à Nice, et dans l'impossibilité absolue d'obtenir un emploi quelconque, considérant l'inutilité de mon existence, je me coupai la gorge; on trouva dans ma malle la lettre que j'avais écrite à Romain Rolland, qu'elle finit ainsi par atteindre. Mais Istrati ne s'était pas tué!

Six mois après, à ma sortie de l'hôpital, je trouvai la réponse de Rolland : «Ce n'est pas seulement parce que vous souffrez que votre lettre m'a ému. Non, c'est parce que j'y vois luire, par éclairs, le feu divin de l'âme... Je ne sais pas ce qu'il adviendra de cette force qui est en vous. Il se peut que le meilleur d'elle se soit brûlé, se brûle en des passions, mais elle est en vous». «Mais je n'attends pas de vous des lettres exaltées, m'écrivait encore Rolland... j'attends de vous l'œuvre. Réalisez l'œuvre

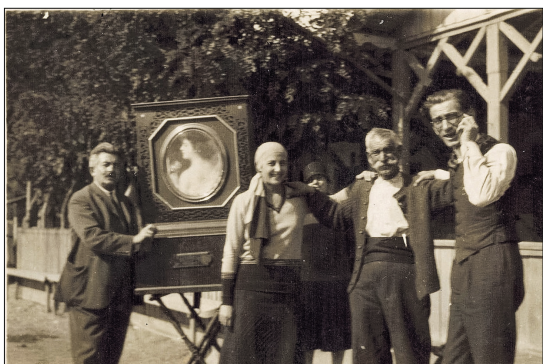
plus essentielle que vous». Je me mis alors à écrire les souvenirs de ma vie errante.»

J'ai tenu à vous lire ces pages autobiographiques, suffisamment évocatrices, car elles m'évitent de longues analyses démontrant qu'Istrati répond bien aux critères définis par Poulaille, et qu'il est donc un incontestable écrivain prolétarien. Lancé donc par Romain Rolland qui préface le livre et présente Istrati comme un «nouveau Gorki des pays balkaniques», *Kyra Kyralina*, édité par Rieder, est un succès littéraire et la critique ne tarit pas d'éloges, de L'Action française à *L'Humanité*. *Oncle Anghel* est publié dans la foulée, mais a du mal à démarrer, l'enchantement de KK n'étant pas dissipé. Poulaille imagine alors la création d'un prix littéraire totalement factice destiné à aider au lancement du livre. C'est «Le Prix sans nom». La surprise est totale et, le 10 janvier 1925, Istrati obtient ce prix purement moral, pour *Oncle Anghel*. Il est rapidement admis dans la cour des grands, Frédéric Lefèvre, des *Nouvelles littéraires*, en parlera comme «un des plus grands conteurs du monde».

Vont suivre *Présentation des haïdoucs* et *Domnitsa de Snagov* dont la lecture a le mérite de nous redonner le goût de cette liberté brute, je veux dire corporelle, vivante, à laquelle nos contemporains – comme les contemporains d'Istrati d'ailleurs – semblent bien étrangers, hypnotisés que nous sommes devant l'avalanche de biens matériels et le désir de profit qui asservissent l'homme au point d'annihiler en nous la soif de liberté. Istrati dénonce la distorsion des valeurs fondamentales. D'où la nécessaire révolte, le nécessaire combat pour reconquérir la liberté première, la liberté à laquelle la condition d'homme donne droit. Les haïdoucs vivent de et pour cette liberté, excluant toute servitude



Panaït Istrati, Nikos Kazantzaki et Bilili,
voyage en URSS
Archives Association des Amis de Panaït Istrati



Oncle Diwi, le coiffeur de Braïla, Panaït et moi
Association des Amis de Panaït Istrati
Donation Marie-Josèphe Lemaire



Panaït Istrati et Bilili
Association des Amis de Panaït Istrati
Donation Marie-Josèphe Lemaire

Présentation des haïdoucs de Panaït Istrati (extrait)

LA PRÉSENTATION DES HAÏDOUCS (1925) EST LE TROISIÈME DES QUATRE LIVRES CONSTITUANT LES RÉCITS D'ADRIEN ZOGRAFFI. ON PEUT CONSIDÉRER ADRIEN COMME LE DOUBLE ROMANESQUE D'ISTRATI, PEINTRE EN BÂTIMENT COMME LUI ET COMME LUI ENFANT ILLÉGITIME D'UN CONTREBANDIER GREC. LE LIVRE EST COMPOSÉ D'UNE SUCCESSION DE RÉCITS DANS LESQUELS CHAQUE PARTICIPANT RACONTE POURQUOI IL A CHOISI LA VIE VAGABONDE ET MARGINALE DU BRIGAND. VOICI LE DÉBUT DE CE ROMAN.

Thierry Périassé

La retraite du vallon obscur

— Voici maintenant les haïdoucs, Adrien, dit Jérémie. Voici tout d'abord Floritchica, notre commandant, qui abandonna le diminutif et s'appela, pour plus de dignité féminine :

FLOAREA CODRILOR
CAPITAINE DE HAÏDOUCS

— Vous voulez mettre sur mes épaules de femme le poids de la responsabilité, et sur ma tête, le prix de sa perte. J'accepte l'un et l'autre... Pour cela, nous devons nous connaître : vous me direz qui vous êtes. Je vais vous dire, moi, la première, qui je suis... Elle ne nous dit rien pendant un long moment et se promena, la mine soucieuse. À six semaines de la mort de Cosma, au lendemain de notre arrivée dans le Vallon

obscur, et par cette matinée brumeuse demi-octobre, les paroles du capitaine tombèrent, lourdes comme la chute de Cosma, comme la défection de la moitié de sa troupe – le vataf en tête –, lourdes, surtout, comme notre solitude dans le cœur de ces hautes montagnes peu connues et point fréquentées.

Les quatorze hommes qui avaient opté pour la nouvelle vie gisaient, enveloppés dans leurs cojocs fourrés, parmi les armes et les bagages encore en désordre, alors que les chevaux paissaient librement – heureuse quiétude animale. L'état-major (composé de : Spilca, le moine mystérieux; Movila, le nouveau vataf; Élie et moi) devait décider de cette «nouvelle vie». Mais l'exigence brusque et inattendue de notre capitaine l'avait un peu surpris. Dix-huit paires d'yeux se braquèrent sur la femme au cœur ferme, riche d'expériences et prompte à l'initiative.

Coiffée du turban de cachemire, la chouba de renard jetée sur les épaules et très agile dans son large pantalon – chalvar –, elle arpentait fiévreusement l'intérieur de la Grotte aux Ours dont nous avions pris possession la veille – notre refuge pour l'hiver. Le vataf se leva et mit le tchéaoun pour préparer le café turc, luxe introduit par Floarea. Elle le considérait comme indispensable à la vie, fût-ce la vie sauvage. Et soit pour rassembler ses idées, soit pour nous laisser le temps de rassembler les nôtres, elle se taisait, se promenait, et contemplait vaguement tantôt sa maigre troupe, tantôt les flancs du vallon englou-

tis par le brouillard. Sa longue figure était un peu pâle, ses yeux cernés, et ses lèvres, d'habitude pareilles à deux fraises jumelles, étaient brûlées de gerçures. Les hommes la suivaient d'un regard inquiet et respectueux à la fois : cet héritage de Cosma leur paraissait plein de mystère, de noblesse plus encore. On savait qu'elle avait beaucoup roulé parla terre et connaissait à fond le pays, aux bourreaux duquel elle avait déclaré une guerre intraitable et juste.

Cela plaît aux vaillants. Cependant : femme. Femme avec chalvars, c'est vrai, mais femme. Et jolie, par-dessus le marché. Que fera-t-elle de sa beauté dans ces montagnes d'ours? Il était encore vrai qu'une fois Cosma mort, personne n'avait su monter son coursier mieux qu'elle, ni soutenir mieux la fatigue, les privations, ni se montrer plus viril dans les décisions. Devant le cadavre de son unique amant elle avait déclaré :

— Dorénavant je serai : Floarea Codrilor, l'amante de la forêt, l'amie de l'homme libre, justicière de l'injustice, avec votre aide.

Movila, le vataf, lui présenta la félidjane au café fumant et sa boîte à tabac, à la vue desquelles les prunelles noires s'embrasèrent. On lui installa un tabouret de fortune. Elle but et fuma. Et reprit sa dernière phrase :

Récit de Floarea Codrilor

Je vais vous dire, moi, la première, qui je suis :

Je suis une femme fausse, qui peut être sincère quand elle veut et quand le partenaire en vaut la peine. Je n'ai pas eu de père, ce qu'on nomme : être venue des fleurs. Ma mère, bergère depuis l'enfance jusqu'à la mort, n'a eu affaire, sa vie durant, qu'avec les champs, les vents, sa flûte, ses chiens, les brebis qu'elle gardait

et leur gale qu'elle pourchassait. La gale à part – qu'elle devait souvent soigner sur ses propres mains –, tout le reste lui fut agréable. Hélas, la vie n'est pas faite rien que d'agréments. La pauvre femme subit également une épreuve, une seule, mais qui affecta toute sa vie : gamine, elle se creva un œil en s'amusant.

D'habitude, nous oublions nos infirmités, surtout celles qui nous surviennent durant l'enfance. Ma mère ne passa pas une journée sans se rappeler cet accident. Elle ne pleura point, mais plus jamais ne rit de bon cœur par la suite. Ce qu'elle oublia, ce fut le monde, le monde qui n'a rien su ni de son chagrin ni de son compte avec la vie. Elle chercha et trouva sa consolation dans les êtres et les choses que j'ai dits plus haut.

Ce fut la paix jusqu'à l'âge de trente ans. Cependant, elle avait comme des troubles, des inquiétudes, des chaleurs. Pour se rafraîchir, ma mère jugea suffisant de se frotter le corps avec de la neige, l'hiver. L'été, elle se laissait rouler comme un tronc sur la pente d'une côte verdoyante. Mais ces pratiques ne faisaient que mieux enrager ses misères – quand, un jour, en se roulant, elle tomba sur un berger, ce fut le salut.

Le salut, mais pas le calme. Car ce diable de berger, avec «sa tête pareille à celle d'un mouton d'Astrakhan», avait, à l'exemple de ma mère, lui aussi une affliction. Non pas qu'il fût borgne ou manchot; au contraire, très entier, trop entier, il avait besoin d'être le maître d'un harem, alors qu'il n'était que le gardien d'une bergerie. Bien mieux, son affliction grandissait par le fait qu'il était difficile, altier, méprisant dans ses choix. Ma mère, qui n'eut jamais besoin du bonjour de qui que ce fût, vécut en bonne camaraderie avec le gaillard jusqu'à un jour d'avril où, par la faute du printemps agressif, il se plaignit à «la borgne» du régime d'ascète auquel

Érick Frot : Salut l'artiste !

Érick Frot est né le 19 juillet 1954 à Melun, il est décédé le 5 novembre 2024 à Corbeil. J'ai fait sa connaissance dès la création du CCLOPS et la parution du premier numéro de **FRAGMENTS**. Adhérent, abonné, il a immédiatement souhaité nous accompagner, épauler notre démarche. Ainsi il nous a proposé un texte, *Paul, Eugène et les autres...*, *Libres propos* d'Aimé Mollier, son beau-père né le 29 septembre 1911 à Liévin, décédé en 1985, dont le père est originaire du Gard, puis a travaillé dans les mines, contribution que nous avons publié dans le numéro 5 de notre revue. En outre Érick appartenait à une troupe, Le Théâtre du Signe, et spontanément, il a offert de jouer, en solo, *Karl Marx, le retour* qui est une adaptation d'extraits d'une pièce d'Howard Zinn, ceci pour faire connaître notre association. La représentation a eu lieu le 22 mai 2022, au 33 rue des Vignoles à Paris, au siège de la CNT (voir photo de ce spectacle).

Avec Érick nous échangeons régulièrement, de longues communications téléphoniques, des moments où le sérieux des propos alternait avec des plages pleines d'humour, avec toujours, une révolte épidermique, constante, contre l'injustice, l'oppression, les inégalités. En avril 2024 nous avons passé une journée, chez lui à Melun, l'occasion de parler littérature, politique, d'évoquer ses séjours réguliers en Catalogne, lui qui était né un 19 juillet, comme un clin d'œil du nouveau-né à l'insurrection de 1936 en réponse au coup d'État militaire de Franco contre la République. Nous avons évoqué ses projets, en particulier son investissement dans la préparation d'une pièce, avec la compagnie du Théâtre du Signe, «Les sept jours de Simon Labrosse» dans laquelle il interprétait le personnage de Simon. Cette pièce avait été jouée initialement au Québec puis en Belgique. Entre le chili con carne et le fromage nous avons ainsi longuement dérivé, parcouru sa bibliothèque, disséqué la situation sociale, partagé ses projets pour la

revue **FRAGMENTS**. À chaque coin de phrase la même énergie, la même volonté, sa capacité à exprimer une colère bouillonnante, communicative, toujours intacte. Le souci aussi chez lui de rassembler, d'agir sur le plan local, de refuser le sectarisme dans une période qui appelle à d'autres positionnements fédérateurs... Comme une balise constante chez Érick : le souci de partager, d'éduquer, comme un pari sur l'avenir.

Et puis il parlait avec beaucoup de tendresse de ses petites filles, Anna et Lola. Avec Anna il répétait *Le papillon et la lumière* de Patrick Chamoiseau. Le théâtre du Signe lui a rendu un bel hommage le jour des adieux avec une lecture théâtralisée d'une partie de ce texte.

Le match retour, chez moi, n'aura pas lieu.

À Arielle, sa compagne, à ses proches, l'équipe de **FRAGMENTS** et du Cercle culturel de littérature ouvrière, paysanne et sociale adresse ses pensées bienveillantes en ces circonstances douloureuses.

Raphaël Romnée pour l'équipe



Angelo

Merde, Angelo, c'est la première fois que tu me poses un lapin. Ça fait des heures que je t'attends à notre table habituelle à la Sbirra.

Aaangee-loo! C'est moi! Tout va bieeenenn!

Et me voilà, encore une fois, contraint de parler à un fantôme.

Viens, assieds-toi là. Comment ça va?

Avant de venir ici, je suis passé voir ta mère pour la saluer. Elle m'a accueilli comme d'habitude avec un café. Il était bon, comme je les aime, fait avec une cafetière italienne Bialetti. Nous avons bavardé. Elle n'a pas changé. Ta mère se plaint toujours de toi. Tu es incorrigible... Le décor de la maison aussi n'a pas changé, il est resté le même : terre battue au sol, cuisine sans fenêtre et le vieux poêle à bois... Nous avons fumé une cigarette ensemble. Ta mère fume, pourtant elle ne devrait pas à cause de son cœur malade. Elle dit qu'elle ne peut pas s'en empêcher. Elle dit que c'est ta faute. La pauvre n'a pas eu de bol, un mari alcoolique mort d'un AVC et un fils qui n'en fait qu'à sa tête.

Moi ça ne va pas très bien. Je suis légèrement défoncé à cause du bout de shit que j'ai fumé avant de venir ici. Ça doit faire au moins vingt ans que je n'ai pas fumé. Je l'ai accompagné d'un verre de vin pour être sûr de te revoir. Eh bien, nous revoilà à bavarder. Je suis content que tu ne me dises pas à quoi cela ressemble là où tu es, parce que je ne m'intéresse pas à l'au-delà. Tu es un peu ivre comme d'habitude, comme si tu venais de sortir de l'un de ces bars qui peuplent notre petit village. Tu es aussi un peu en rogne comme toujours, la politique de notre pays a toujours été, à tes yeux, immensément ennuyeuse. Quoi qu'il en soit, nous voilà à discuter du plan pourri que nous avons négocié pour nous-mêmes.

Que dis-tu? Pourquoi ce sourire narquois? C'est dingue comme tu peux être désagréable parfois... Il y a combien de temps, déjà, que l'on s'était vus? Quatre ans? Cinq ans peut-être? Et te voilà maintenant devant moi. Mais, c'était peut-être pas une si bonne idée, après tout. Encore des reproches. Merde Angelo! Quoi mes idées de gauche et mes utopies? ... Tu m'en veux toujours d'être parti... c'est ça, avoue-le? Mais tu sais bien pourquoi. Dans ce petit village, dans ce petit trou du cul du monde ça aurait été pire, même à deux.

Eh bien, tu n'es pas encore prêt à laisser tomber?

Tu ne veux toujours pas reconnaître que l'on serrait entre nos bras une bombe à retardement sans savoir au juste à quel moment elle éclaterait? À l'époque on voulait s'inquiéter de rien, pas même de ce tic-tac que fait le balancier du réveil chargé de déclencher l'allumage de la bombe...

Tu sais, j'ai écrit après ta mort. J'ai plusieurs versions de cette lettre mais je n'ai jamais abouti.

Je t'aime, Angelo, encore aujourd'hui. Tu étais un homme passionnant et le premier ami. Je t'ai vu tremper dans les affaires. Tu connaissais toutes sortes de combines pour te débrouiller dans la vie. Un prince des équilibristes : communiste avec les communistes, libéral avec les libéraux, radical, républicain, monarchiste, fasciste... Je t'aime pour tes histoires. À la fois jongleur, musicien et remarquable illusionniste. À une époque, tu étais capable de prodiges comme sortir un lapin d'un chapeau. Ton habileté frisait la sorcellerie. Puis, tu as terminé maudit, irrémédiablement alcoolique, *dottore*, partisan du fascisme, exerçant au sein d'une Mafia locale les fonctions de *consigliere*.

Comment je fais pour savoir ce que je sais? Mais parce qu'on trempait dans les mêmes débauches à l'époque. On commettait ensemble les mêmes petits larcins. Rappelle-toi! Jamais nous ne sommes devenus riches. Jamais nous ne nous sommes fait «les couilles en or». On a tenté l'herbe, du yucca, du lierre, de la poudre d'ange, les larmes de crocodile, la potasse, de la colle, du solvant, du cristal, du mortier. Des sacs entiers...

Y a des moments où on voudrait oublier toutes ces emmerdes. Là j'en dis trop encore. Quoi je travaille encore trop. Angelo, tu te trompes. Je n'arrive pas à achever quoi que soit et je suis vraiment trop mal.

Viens, tirons-nous d'ici.

Pas si vite! Attends un peu, s'il te plaît! Je voudrais revoir le village encore une fois. Oui, je suis prudent. Fais-moi confiance, je regarde bien autour de moi. Mais s'il-te-plait donne-moi ta main.

Écoute, j'entends des voix. Des voix qui murmurent. Baisse-toi, et cours!... Ne perds pas la tête, quand même : reste prudent, regarde bien autour de toi!... Tiens, ce creux-là? Oui, ça va, étends-toi là!... Mais qu'est-ce que c'est que ce bruit?... Mauvais signe, hein! Non, peut-être pas! Allons, redresse-toi, et hop, en avant! Non, pas trop vers la droite : la falaise s'y abaisse trop, on pourrait t'apercevoir du fond même des trous...

T'es encore prêt à me laisser tomber? Ah non, Angelo, attends un peu, s'il te plaît! Attends, Angelo! Arrête-toi! Où est-ce que tu vas bon sang? T'as quoi en tête? C'est que je ne peux pas te suivre... Le fait est que la mort n'a pas d'images à part le vide. Elle n'a aucune couleur pour moi. La mort est inodore sans saveur. La vie, en revanche... on en a plein les yeux, les oreilles, le palais!

Non, non, à voir où tu en es arrivé, on éprouve le même genre de malaise que quand on fait un cauchemar. Il y a là quelque chose en moi qui se brise en mille morceaux. Un tremblement inarrêtable qui s'empare de tous mes membres. Il me secoue, me giflé, me harcèle.

C'est comme devant les films avec des bêtes féroces ou les films de guerre. Quand le cœur n'est déjà pas solide, et qu'on voit ces images toucher de si près à la réalité qu'on

SÉBASTIEN DOUBINSKY EST NÉ À PARIS, EN 1963. BILINGUE, IL ÉCRIT EN FRANÇAIS ET EN ANGLAIS. IL A PUBLIÉ DES ROMANS ET DES RECUEILS DE POÉSIES EN FRANCE, EN ANGLETERRE, AU DANEMARK ET AUX ÉTATS-UNIS. IL ENSEIGNE ACTUELLEMENT À L'UNIVERSITÉ D'ÅRHUS, AU DANEMARK, OÙ IL VIT AVEC SA FEMME ET SES DEUX ENFANTS.

DERNIERS ROMANS PARUS (OUTRE QUELQUES VOLUMES CHEZ ACTES SUD) :
 LA COMÉDIE URBAINE, ÉDITIONS PUBLIE.NET, 2021, APRÈS UNE
 PREMIÈRE PUBLICATION AUX ÉDITIONS HORS COMMERCE, 2004.
 MIRA CETI, ÉDITIONS ABSTRACTIONS, 2021.

Videur

- 110 -

Être videur, c'est travailler comme le soutier de la limonaderie. C'est un boulot ingrat, souvent inutile, toujours ennuyeux et parfois, oui, violent. J'ai exercé ce métier pendant presque deux ans, de 1989 à 1991, à Paris, dans un bar à la mode du cinquième arrondissement. Je revenais de New York, où j'avais passé quelques mois à la recherche d'un boulot qui s'est révélé être un mirage. Sans autre plan d'avenir autre que de devenir écrivain un jour, j'ai réintégré la capitale, pauvre et ouvert à toute proposition pas trop malhonnête. C'est un videur américain qui travaillait dans le bar qui m'a fait engager. Il faisait ses deux mètres et était surnommé « Régulier » par les types du quartier et les clients du bar. New-Yorkais de Brooklyn, il voulait lui aussi être écrivain, et suivait les traces mythiques des Américains en exil d'une autre époque. Paris est plein de ces fantômes, tantôt amicaux, tantôt toxiques. Il s'appelait Adam, et était imposant comme un dieu grec, auquel il ressemblait avec son nez droit et ses courts cheveux frisés. Il savait que je cherchais du boulot, mais toutes les places de barman étaient prises cet automne-là.

Un soir, nous rentrions chez moi pour boire un dernier coup après la fermeture du bar lorsqu'Adam se rendit compte qu'il avait oublié ses cigarettes. Il me dit de l'attendre, ce que je fis bien volontiers, matant d'un œil alcoolisé les ombres de la fin de nuit qui glissaient furtivement sur les trottoirs. J'étais perdu dans mes pensées lorsque quelqu'un m'attaqua soudain par derrière, passant un bras autour de mon cou. Habitué aux bagarres de rues depuis le début des années 80, contre les skinheads fascistes, je me dégageai rapidement et commençai à régler son compte à mon agresseur, que j'avais fait chuter dans le caniveau, à coups de poings et de pieds. Aveuglé par la rage et la peur, l'individu n'était qu'une forme floue que je tenais par le col d'une main et que je frappais

11

La littérature
tzigane**CLAIRE AUZIAS**

14

Poèmes

SERGE DULUGEARD

22

Tour H

DIDIER TRUMEAU

31

Dossier
Panaït Istrati**YVAN ROBBERECHTS**

70

Poèmes

HERVÉ MARTIN

74

Souvenir d'un gamin
de Paris
Le train de vie (II)**FRANCK THIRIOT**

91

Angelo
À l'ouest rien de
nouveau**GIUSEPPE LUCATELLI**

84

Lectures prolétariennes
1970-2020
Quatrième partie (VI)**PHILIPPE GENESTE**

110

Videur

SÉBASTIEN DOUBINSKY

Et pourtant elle existe cette littérature...

Une association, le Cercle culturel de littérature ouvrière, paysanne et sociale (CCLOPS) qui se constitue en 2020 et entend se consacrer à la promotion, à la diffusion et à l'édition d'une littérature souvent marginalisée, parfois, aujourd'hui comme hier, niée, semble relever de la gageure. Certes soufflent des vents mauvais. Pourtant, malgré les hauts et les bas de l'itinéraire collectif, ce courant littéraire n'a jamais cessé d'exister, résistant aux anathèmes, aux replis comme aux silences coupables.

L'appropriation de la parole écrite par des ouvriers, des paysans, des employés est un fait présent, vivant et ne se réduit nullement à être une relique évocatrice du temps jadis. Cette actualité ne signifie pas l'absence d'une histoire, autonome, ayant une origine ancienne, enracinée dans la vie du peuple. Témoignages directs, produits sans aucune médiation de classe, livrés sans filtre, l'authenticité est ce qui caractérise la littérature prolétarienne, transmission d'un vécu ordinaire et immédiat ou fidélité mémorielle à un passé jamais renié. Tel est l'objet du CCLOPS, lieu fédérateur d'énergies mobilisées pour contribuer à la reconnaissance d'une littérature de contrebande.

FRAGMENTS, revue de littérature prolétarienne est un outil, parmi d'autres, de notre démarche collective. Un outil conçu non comme un lieu clos, réservé à quelques initiés cultivant un entre-soi confortable et rassurant, mais comme un espace ouvert à ceux et celles qui considèrent «avoir quelque chose à dire», comme le formulait Régis Phily.

FRAGMENTS #11 – JUIN 2025 - 9.5 € - 978-2-492416-12-5

